

Françoise Moulin

Tarek et Uri

Tarek contemple Uri. Elle s'est endormie, rompue de fatigue. Il est épuisé lui aussi, mais il sait que ce moment est un instant de grâce et il lutte contre le sommeil, pour savourer la beauté de ce visage, qui a enfin retrouvé un peu de sérénité. Un rayon de lune éclaire l'ovale de sa joue et la touffeur de ses cils, si longs. On dirait une enfant, malgré la rudesse de ces dernières années. Il y a toujours eu en elle cette douceur préservée, aux pires moments de la guerre et de leur long chemin d'exil. Une générosité visible, palpable.

Hier soir, quand ils sont arrivés à la réception de l'hôtel avec les enfants et leurs sacs de fortune détrempés, l'hostilité du récep-

tionniste était si manifeste que Tarek a failli rebrousser chemin sur-le-champ. Mais le regard d'Uri, presque implorant, l'a emporté sur son orgueil. À Damas, il était chirurgien. Depuis leur passage par la Libye, il a appris à ravalier son identité, ses compétences, sa culture, sa fierté. Sa vie d'homme tout entière n'est plus que dans cette énergie de la survie, pour protéger Uri et les enfants. Ils avaient besoin de cette nuit au chaud pour reprendre des forces.

Quand le réceptionniste les a toisés, il a repensé au couple qui les avait abordés dans la rue, alors qu'ils cherchaient un abri aux abords de la gare. La femme s'était approchée d'Uri la première en désignant le pendentif en faïence monochrome qui ne la quittait jamais. Son talisman d'exil, qu'elle avait toujours réussi à cacher, même sous les coups, dans les geôles de Tripoli. Tarek se souvient du geste de défense d'Uri, alors que l'homme s'approchait à son tour, et de cette peur qui semblait ne jamais devoir les quitter, lui comme elle. Une terreur plus qu'une peur, celle d'être dépossédée du seul vestige de leur vie d'avant.

La femme avait compris l'angoisse d'Uri et lui avait aussitôt parlé en anglais pour la rassurer. Elle lui avait dit qu'elle trouvait son pendentif très beau et qu'elle-même en avait un presque identique. Elle avait défait le premier bouton de son chemisier pour le lui montrer. Les bijoux se ressemblaient en effet. Tous quatre s'étaient alors regardés, conscients de ce qui leur traversait l'esprit en même temps : des goûts sans doute communs qui, en d'autres circonstances, auraient favorisé une conversation légère et, peut-être, le début d'une amitié.

Tarek, avait eu envie de leur expliquer l'origine familiale du pendentif, heureux de pouvoir parler, pour une fois, d'autre chose que de couvertures, de nourriture et de papiers. Rassurée, Uri avait pris le relais, évoquant à demi-mots leur vie d'avant. Les enfants blottis contre eux avaient dû sentir la bienveillance de cette conversation, parce qu'ils s'étaient très vite endormis dans leurs bras. Le couple les avait quittés avec beaucoup de gentillesse, puis s'était arrêté quelques pas plus loin. Ils avaient parlé briè-

vement entre eux, avant de rebrousser chemin. L'homme leur avait alors demandé s'ils avaient un endroit où dormir. Puis Tarek et Uri avaient suivi le couple, docilement, sans poser de question. Les petits ne s'étaient même pas réveillés.

Une fois arrivés devant l'hôtel, l'homme était entré et s'était dirigé vers la réception, tandis que sa femme restait dehors avec eux. La conversation avait l'air tendue, on le devinait au mouvement des épaules et des mains de part et d'autre du comptoir. Au bout d'une dizaine de minutes, il était revenu vers eux et leur avait fait signe d'entrer : tout était arrangé, avait-il expliqué, il avait réservé une chambre pour eux, au premier étage. Il ne leur restait qu'à passer une bonne nuit. Le couple était reparti avec une sorte de détermination heureuse dans le regard. Tarek avait pensé que ça n'avait pas dû être facile de persuader le réceptionniste, mais que d'avoir réussi lui avait fait du bien. Du bien d'humanité, comme lui en ce moment, en contemplant Uri endormie, les petits serrés contre elle.

Dès que le couple avait eu le dos tourné, le réceptionniste leur avait demandé leurs papiers, d'un air rogue. Tarek les lui avait tendus, sachant que l'autre n'attendait que ça pour les refuser tous les quatre, prétextant leur nationalité. Inconsciemment, il avait déjà renoncé à la possibilité de cette nuit inespérée, il avait eu la prudence de ne pas même laisser affleurer l'espoir d'un toit. Mais pas Uri, qui avait déjà fait un pas vers l'escalier avant de se tourner vers lui, pétrifiée. En croisant son regard, il avait eu la force de ne pas tourner les talons pour éviter l'humiliation d'être une nouvelle fois chassé.

Il avait demandé, à forte et intelligible voix, dans son anglais le plus parfait, à parler à quelqu'un de la direction. L'effet de la langue avait perturbé l'employé hostile, qui la comprenait apparemment mal. Soudain, c'est lui qui se trouvait en situation d'infériorité, non seulement par rapport à lui, Tarek étant subitement devenu un vrai client, mais sans doute vis-à-vis de sa hiérarchie à qui il allait devoir rendre des comptes. Toujours est-il que la lâcheté combinée à la paresse leur avait

miraculeusement ouvert les portes de l'ascenseur, que le réceptionniste avait désigné d'un signe méprisant du menton.

Tarek avait attendu que la clé tourne dans la serrure et que la chambre s'ouvre pour y croire vraiment. Une fois à l'intérieur, les enfants s'étaient rués sur le lit, défaisant la courtepointe pour se blottir sous les draps. Tarek et Uri s'étaient assis près d'eux, redoutant que quelqu'un frappe à la porte pour les déloger. Ils avaient attendu presque une heure comme ça, immobiles, sans se quitter des yeux, chacun serrant la main de l'autre.

Puis Uri s'était dirigée vers la salle de bains, pour en ressortir aussitôt, une serviette à la main, les yeux chavirés de larmes. Ils allaient enfin pouvoir se laver, se sécher dans du linge propre et dormir dans un lit avec les enfants. Tarek lui avait chuchoté de prendre un bain, qu'il veillait sur les petits. Elle avait alors souri, si belle. Comme avant, à Alep, quand ils voyaient monter en eux le désir, complices de cette fougue qui les prenait. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis treize mois, refusant sans se le dire de s'aimer dans

TAREK ET URI

la promiscuité ou la laideur de leurs abris de fortune.

Elle avait refermé la porte de la salle de bains avec le même sourire, et du rire dans les yeux. Il avait été si heureux d'entendre le bruit de l'eau, et le chantonement d'une mélodie de Haman Khairy, avec la voix fragile d'une Uri confiante. Elle était ressortie, en lui faisant signe de se dépêcher de se laver pour qu'elle puisse venir le retrouver ensuite, à l'abri du regard des enfants. Il s'était hâté, malgré le délice de l'eau brûlante sur sa peau, et l'avait appelée doucement. À trois reprises.

En entrouvrant la porte, il l'avait découverte endormie, les enfants en grappe autour d'elle, bras et cheveux mêlés. Il s'était alors couché auprès d'eux, tout au bord du lit, fou d'amour pour eux, fou de douleur de ne pouvoir mieux les protéger, fou d'espoir d'y arriver un jour. Il les veille, c'est sa vie désormais.